

Langage Et Vérité : Du Signe A L'écriture

[Language And Truth : From The Sign To Writing]

DOUTETIEN Tankpinou Mathieu

Doctorant en philosophie, École Doctorale Pluridisciplinaire « Espaces, Cultures et Développement », Université
d'Abomey-Calavi / BENIN
Courriel : mathieudoutetien@gmail.com



Résumé – La philosophie s'intéresse à la sémiologie parce qu'elle s'oriente vers les questions de l'interprétation et du symbole. C'est pour dire qu'on ne peut accéder à une véritable compréhension du discours sans prendre en considération la question du signe qui nous plonge aussi dans la métaphysique à travers le langage : d'où la place primordiale de l'écriture.

C'est à travers les mots que le discours est pensé, analysé, réfléchi. Les mots nous portent vers la question du sens qui doit être cernée à travers un discours écrit bien évidemment. Les mots du langage ne sont pas choisis de façon immédiate mais pensée ; c'est pourquoi on dit que l'écriture utilise le jeu, de façon différente de l'exercice immédiat. Et c'est à l'intérieur de ce jeu qu'on identifie l'espace des signes du langage. C'est ainsi qu'à l'intérieur de l'écriture se réalisera la déconstruction du sens. C'est pourquoi l'écriture demeure un véritable moyen vers l'accueil et l'élaboration du discours philosophique. Le langage est aussi ce qui permet de faire surgir la question du sens en suscitant le discours de l'interprétation. C'est pourquoi il n'y a pas d'interprétation sans le langage et singulièrement sans le discours écrit qui nous introduit dans l'universalité.

Mots clés – Langage, Signe, Ecriture, Vérité.

Abstract – Philosophy takes an interest to the semiology because it directs to the questions of interpretation and those of symbol. That is to mean that we cannot have access to a real understanding of the speech without taking into account the question of the sign that plunges us into the metaphysics through the language : this is what explains the main place of the writing.

It is through the words that the speech is thought, analysed and reflected on. The words lead us to the question of the meaning or sense that must be taken into account through a speech that is obviously well written. The words of the language are not chosen on spot but they are thought ; that's why we say that writing always uses the game in a different way of the immediate activity. Moreover, it is inside that game that we identify the signs'space of the language. So it is inside the writing that the deconstruction of the sense is achieved. That is the reason why writing remains a real means towards the acceptance and the elaboration of the philosophical speech. Language is also what permits people to show the question of the meaning by arousing the speech of interpretation. That is the reason why there is no interpretation without language, especially without the written speech which introduces us into the universality.

Keywords – Language, Sign, Writing, Truth.

I. INTRODUCTION

Jacques Derrida dénie à la différence, toute profondeur métaphysique, toute portée kérygmaticque, du titre de « maître-nom » pour n'en faire qu'un « effet nominal » à travers lequel l'écriture se réfléchit et se propage. Réflexion avortée ou trompeuse à la faveur de laquelle aucune essence ne brille légitimement ; supercherie liée à la forme nominale même qui charrie toujours les effets théorétiques de sens et de référence, leurre peut-être lié tout simplement à l'exercice du langage quelle que soit la désarticulation logique et sémantique à laquelle on le soumet. Pour Derrida, Ferdinand de Saussure reconnaît que « ce n'est pas le

langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue c'est-à-dire un système de signes distincts... »¹. En parlant du signe (signifiant / signifié), il fait savoir qu'il porte la nécessité de privilégier la substance phonique. Ce faisant la linguistique sera érigée en « patron » de la sémiologie. C'est à ce niveau qu'on perçoit la fonction même de la **phonè**. En effet,

« La phonè est [...] la substance signifiante qui se donne à la conscience comme le plus intimement unie à la pensée du concept signifié »²

C'est dire que la phonè ne forme qu'une unité de sens avec le signifié. La conscience, quant à elle, constitue, de ce fait, la conscience elle-même. Ainsi,

« Quand je parle, non seulement j'ai conscience d'être présent à ce que je pense, mais aussi de garder au plus proche de ma pensée ou du « concept » un signifiant qui ne tombe pas dans le monde, que j'entends aussitôt que je l'émetts, qui semble dépendre de ma pure et libre spontanéité, n'exiger l'usage d'aucun instrument, d'aucun accessoire, d'aucune force prise dans le monde »³.

Les choses selon Derrida ne se laissent pas reconstituer si simplement, comme on pourrait l'imaginer. La problématique de l'écriture, déjà liée à celle du signe, est reliée à la structure irréductible du « différer » dans ses rapports à la conscience, à la présence, à la science, à la disparition ou au retardement de l'origine, etc.

Peut-on accéder à la vérité en dehors du langage écrit porteur de sens à déchiffrer ? accéder au sens suppose préalablement un accès à la question du signe. Ainsi l'essence de l'être ne peut être cerné sans un langage écrit et transmissible.

II. MÉTHODOLOGIE :

Lorsque cette réflexion a jailli, sa réalisation nous a conduit à des recherches documentaires afin d'avoir les informations nécessaires, les textes relatifs à notre thématique (...). Ainsi la recherche documentaire nous a permis d'avoir des informations en tant que fondement de notre réflexion de la métaphysique à la phénoménologie en passant par la linguistique, la grammatologie et l'herméneutique.

Il était question d'être au cœur des exigences de la réflexion philosophique tout court. C'est alors que, en partant de la problématique de notre sujet de réflexion, nous sommes passé par la revue de littérature. Enfin nous avons repéré l'objectif global à partir duquel il y a eu des objectifs spécifiques.

III. RÉSULTATS

Lorsque nous prenons une expression de sens comme le **vouloir-dire**, l'effet majeur est celui du sens intuitif du **vouloir-dire** quelque chose de profond et d'inouï, quelque chose où l'être même resplendira enfin selon sa vérité, même si cette vérité doit nous surprendre et nous frapper comme monstrueuse. Alors Derrida dit :

« Supposons que l'indication soit exclue. Reste l'expression. Qu'est-ce que l'expression ? C'est un signe chargé de *Bedeutung*. [...] Les expressions sont des signes qui « veulent-dire » »⁴.

1- Le langage dans le discours

Il existe deux types de signe : les voulant-dire et les expressions. « Des signes indicatifs nous distinguons les signes voulant-dire, les expressions »⁵.

Ce que Derrida appelle expression est une extériorisation. C'est le sens qui se trouve dans un certain dedans que l'**expression** imprime dans un certain dehors. De plus le dehors en question n'est pas la nature, ni le monde, ni un dehors qui est celui « d'un ob-jet idéal ». Tout se passe dans la conscience du sujet. Le discours expressif n'a pas besoin d'être proféré effectivement dans le monde.

¹ Jacques Derrida, *Positions*, Coll. Critique, Les Éditions de Minuit, Paris, 1972, p. 32.

² Ibid., p. 32-33

³ Ibid.

⁴ Jacques Derrida, *La Voix et le phénomène*, Coll. Epiméthée, Ed. P.U.F., Paris, 1967, p. 34.

⁵ Ibid.

« L'expression comme signe voulant-dire est donc une double sortie hors de soi du sens (*sinn*) en soi, dans la conscience, dans l'avec-soi ou l'auprès-de-soi que Husserl commence par déterminer comme « vie solitaire de l'âme » »⁶.

L'écriture tient une place incontournable dans le processus de la compréhension et de l'accession à la question du sens. Si la philosophie a une histoire à laquelle nous avons accès c'est parce que de grands noms de la philosophie ont légué aux générations à venir des textes qui nous ont permis d'accéder à la science, à la philosophie. Ainsi pour Jack Goody,

« Sans écriture, il n'existe quasiment aucun stockage de l'information en dehors du cerveau humain, et en conséquence par la communication à distance ou sur de longues périodes »⁷.

Ces propos sont certainement en contradiction avec le point de vue de Platon sur la question. Notre penseur grec avait estimé que l'écriture serait la ruine de la mémoire et que l'homme qui fait usage de l'oralité se rappelait mieux que ses homologues lettrés. Bien que les cultures orales développent des aptitudes à bien assimiler, en dépendant largement de la mémoire interne, il faut comprendre que ces sociétés n'ont pas la capacité de tout mémoriser et parfaitement. Goody va montrer aussi que :

« La fixation d'un texte implique nécessairement la sélection, sélection presque accidentelle, d'une version orale en un temps et lieu particuliers. Dans une perspective à long terme, la mutation définitive vers des formes écrites met un terme au développement de récitations orales spécifiques »⁸.

Edmund Husserl, dans ses *Recherches logiques* met suffisamment l'accent sur la place de l'écriture dans l'élaboration et la conception de la science. Il dit, en effet, que :

« La science n'a d'existence objective que dans sa littérature, ce n'est que sous la forme d'ouvrages écrits qu'elle a une existence propre, quoique entretenant de nombreuses relations avec l'homme et ses activités intellectuelles, c'est sous cette forme qu'elle se perpétue à travers les millénaires et survit aux individus, aux générations et aux nations »⁹.

Dans la pensée derridienne, l'écriture est sensibilisée. L'écriture est beaucoup plus conservatrice, soucieuse de continuité, de rétention, de sauvegarde du théorétisme et de l'humain. Mieux, l'écriture sauvegarde l'être dans son essence, dans sa culture et dans sa civilisation. En enfermant l'homme dans le langage, l'écriture confirme et parachève le destin de surinvestissement du langage. L'écriture, chez Derrida, constitue un effort effectif vers l'accueil, par le discours philosophique, de ses marques. Elle devient une tentative de sauvegarde de la posture théorétique. En parlant de l'écriture on perçoit qu'elle constitue une ouverture.

Dans *De la grammatologie*, Jacques Derrida montre que :

« Le progrès de l'écriture est [...] un progrès naturel. Et c'est un progrès de la raison. Le progrès comme régression est le devenir de la raison comme écriture »¹⁰.

On remarque chez Derrida de plus en plus la pratique de l'écriture comme une fin en soi, abandonnant la vieille idée des médiations terminales et tout ce qui pouvait encore évoquer un dehors par rapport à l'écriture. Dans tout discours, la signification qui permet de cerner le sens se heurte parfois au symbole. Le symbole lui-même, dira Peirce,

« est un signe qui perdrait le caractère qui en fait un signe s'il n'y avait pas d'interprétation. Exemple : tout discours qui signifie ce qu'il signifie par le seul fait que l'on comprenne qu'il a cette signification »¹¹.

Lorsque le discours est écrit on a la facilité d'y accéder et d'éviter les contre sens.

2- De l'écriture à la parole

Pour Roland Barthes, la langue constitue pour l'écrivain comme

⁶ Ibid. p. 34-35.

⁷ Jack Goody, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Trad. Claire Maniez, Ed. La Dispute, Paris, 2007, p. 53.

⁸ Ibid., p. 157.

⁹ Edmund Husserl, *Recherches logiques*, Trad. Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Scherer, Coll. Epiméthée, Ed. P.U.F., Paris, 1959, p. 12.

¹⁰ Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Coll. Critique, Les Éditions de Minuit, Paris, 1967, p. 382.

¹¹ Charles S. Peirce, *Écrits sur le signe*, Coll. L'ordre philosophique Ed. Du Seuil, Paris, 1978, p. 140.

« une ligne dont la transgression désignera peut-être une surnature du langage : elle est l'aire d'une action, la définition et l'attente d'un possible »¹².

Le langage est dès lors l'élément même qui est susceptible de déployer les sens et suscite constamment l'interprétation.

Par ailleurs la « volte-face vers le langage » appelée par la philosophie anglo-saxonne s'explique à condition de ne pas trop réaliser de simplification puisque la science moderne ne correspond pas simplement à une différenciation interne de la vieille entreprise philosophique du savoir.

Il est clair que si la techno-science prolonge la posture théorétique, alors la philosophie qui précisément se donne pour la pensée de la vérité de la théorétique sert comme théorie générale de la science ou du langage scientifique soit comme herméneutique de la tradition, soit comme écriture continue de pouvoir aussi penser, comprendre et envelopper en son sein la science moderne et la techno-science. C'est en tant que philosophie du langage que la linguistique et la sémiologie s'intéressent à l'écriture. De plus, elle est un langage conventionnel.

Ainsi, l'écriture sera chez Derrida un élément car

« le langage écrit fixerait des conventions liant entre elles, d'autres conventions »¹³.

Il explique que tout comme l'écriture n'est pas la même pour tous les hommes, les mots utilisés dans le langage ne sont les mêmes. Or les états de l'âme qui s'exprime à travers les signes sont les mêmes chez tous les hommes.

Rolland Barthes, quant à lui, montre que l'écriture

« fonctionne comme une bonne conscience et qu'elle a pour mission de faire coïncider frauduleusement l'origine du fait et son avatar le plus lointain, en donnant à la justification de l'acte, la caution de sa réalité »¹⁴.

Pour Derrida,

« La bonne écriture a [...] toujours été *comprise*. Comprise comme cela même qui devait être compris : à l'intérieur d'une nature ou d'une loi naturelle, créée ou non, mais d'abord pensée dans une présence éternelle. Comprise, donc, à l'intérieur d'une totalité et enveloppée dans un volume ou un livre. L'idée du livre, c'est l'idée d'une totalité, finie ou infinie, du signifiant ; cette totalité du signifiant ne peut être ce qu'elle est, finie ou indéfinie, du signifiant, cette totalité du signifiant ne peut être ce qu'elle est, une totalité, que si une totalité constituée du signifié lui préexiste, surveille son inscription et ses signes, en est indépendante dans son idéalité. L'idée du livre, qui renvoie toujours à une totalité naturelle, est profondément étrangère au sens de l'écriture. Elle est la protection encyclopédique de la théologie et du logocentrisme contre la disruption de l'écriture, contre son énergie aphoristique »¹⁵.

Avec le second Heidegger, l'ontologie a cherché à se maintenir avec plus de vigueur et de subtilité.

Fasciné par les possibles cybernétiques, Heidegger n'hésite pas à affirmer que c'est la cybernétique qui prend aujourd'hui la place de la philosophie. En perdant cette place, la philosophie laisse sa position historique à la techno-science.

Dans la philosophie de Heidegger, la pensée tend à amortir le choc du mur cosmique en inventant des chemins de langage qui puissent le situer dans l'espace de l'être et le sillage de la tradition.

Derrida se reconnaît incité à penser notre contemporanéité et le futur. Il ne s'agit pas d'un avenir naïf. La réaction de Derrida montrera l'ambiguïté et l'ambivalence qui surgissent à chaque détour. Le futur se marque chez lui sous le signe de l'hyperbole. Il y a dans le futur quelque chose qui restera innommé non à la manière de Wittgenstein et innommable, et qui tend à échapper non seulement à la posture théorétique mais encore à ses rétablissements secondaires dialectiques, alors que justement, pour Derrida aussi le clôturer dialectique est qu'il n'y a ni de fin ni de dehors ce qui tend foncièrement à la perpétuation ambiguë de soi. Il y a là un pathos tout à fait légitime. C'est celui du mur cosmique du choc de l'homme le plus humain avec ce qui arrache à l'ordre de l'humain.

¹² Rolland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Ed. Du Seuil, Paris, 1953, p.11.

¹³ Jacques Derrida, Op. Cit., p. 22.

¹⁴ Rolland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, op. cit.

¹⁵ Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, op. cit., p. 30-31.

« Le futur est hyperbolique parce qu'il échapperait à tout ce qui gravite sur l'orbite de l'humain : l'histoire, la tradition, le langage, le monde, le sens de la lumière »¹⁶.

Dans ce sens, on retrouve Derrida qui nous explique que

« L'histoire de la métaphysique est le vouloir-s'entendre-parler absolu. Cette histoire est close quand cet absolu infini s'apparaît comme sa propre mort : une voie sans différence, une voix sans écriture est à la fois absolument vive et absolument morte »¹⁷.

C'est l'écriture qui garantit la survie de la pensée. Le sens se retrouve non seulement dans le discours mais également dans les pensées, les sentiments, les émotions, et autres, car il contient les éléments communs de communication. En ces termes, Ledrut nous dira que :

« le sens n'a pas de caractère essentiellement et uniquement intellectuel. Le sens d'un morceau de musique n'a pas, au premier chef, de valeur « informative » ou de connaissance. Le terme de « sens » permet de désigner quelque chose de commun à de multiples domaines de l'expérience et donc de dépasser la sphère purement intellectuelle. [...] Le sens excède le signe et même le fonde »¹⁸.

Cette clarification de Ledrut nous fait découvrir un autre type de rapport, celui du sens et du signe. De ceci, on comprend que, du signe, jaillit le sens car le signe linguistique porte en lui-même le sens auquel on ne peut accéder qu'en étant attentif aux mots.

Ainsi pour lui

« l'expression est un signe purement linguistique et c'est précisément qui la distingue en première analyse de l'indice [...] on pouvait donc peut-être, sans forcer l'intention de Husserl, définir sinon traduire **bedeuten** par vouloir-dire à la fois, au sens où un sujet parlant « s'exprime » comme le dit Husserl définir, s'expliquer « sur quelque chose », et où une expression veut dire ; être assuré que le **Bedeutung** est toujours ce que quelqu'un ou un discours veulent dire : toujours un sens de discours, un contenu discursif »¹⁹.

Par ailleurs, entre le langage et la langue, De Saussure nous montrera que

« tandis que le langage est hétérogène, la langue ainsi délimitée est de nature homogène. C'est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique et où les deux parties du signe sont également psychiques [...]. L'écriture peut les fixer dans des images conventionnelles tandis qu'il serait impossible de photographier dans tous leurs détails, les actes de la parole, [...]. Dans la langue au contraire, il n'y a plus que l'image visuelle constante »²⁰.

L'inadéquation ou distorsion qu'on retrouve entre un théorétisme ou logocentrisme mondial et une pratique technoscientifique planétaire qui ne s'y inscrit plus insiste aujourd'hui comme l'annonce de quelque chose d'absolument neuf dont la désignation doit rompre avec toute la constellation traditionnelle de la nomination de la nouveauté historique, puisque historicité et logocentrisme sont essentiellement apparentés.

IV. CONCLUSION

Le langage est ce qui exprime l'être. Dans tout discours l'individu utilise des mots à travers lesquels tout un langage. Dans le discours nous utilisons certes le langage mais il arrive que nous ne soyons pas en mesure de communiquer le sens véritable de notre discours. Ici tout se passe entre les « mots » et les « choses » et le locuteur et son interlocuteur. Ce qui relève du langage est parfois un signe qu'il faut déchiffrer pour accéder à la vérité :

¹⁶ Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Ed. L'Université de Bruxelles, 1979, p. 253.

¹⁷ Raymond Ledrut, *La Forme et le sens dans la société*, Coll. Sociologie des formes, Ed. Méridiens, Paris, 1984, pp. 50-51.

¹⁸ Raymond Ledrut, *Ibid.*, p. 50-51

¹⁹ Jacques Derrida, *La Voix et le phénomène*, Coll. « Épiphanée », Ed. P.U.F., Paris, 1967, p. 18.

²⁰ *Ibid.*, p. 32.

« L'idée « géant » est à la fois le signe propre du représentant de la passion, le signe métaphorique de l'objet (homme) et le signe métaphorique de l'affect (effroi). Ce signe est métaphorique parce que faux en ce qui regarde l'objet ; il est métaphorique parce qu'il est indirect en ce qui regarde l'affect : il est signe de signe, il n'exprime l'émotion qu'à travers un autre signe, à travers le représentant de l'effroi, à savoir le signe faux »²¹.

Ce que le mot nous livre ne se laisse accéder, comprendre en dehors de l'espace ouvert par le dire, le laisser-passé. C'est grâce aux mots que l'individu peut dire sa pensée. Alors en face du langage du signe les mots existent pour dire la venue ou la proximité de Dieu afin de permettre l'accession au sens du texte ou du discours. Le livre est alors le lieu où les mots expriment l'être qui se déploie ontologiquement à travers l'expression heideggerienne du Dasein. L'écriture devient alors le moyen pour dire et penser l'être. Les mots ne peuvent pas être compris simplement à travers leur signification lexicale déjà constituée, indépendamment de la parole. Alors ce sont les signes d'écriture qui guident à la fois le locuteur et l'interlocuteur à la vérité. Les mots ont un fond sémantique et lexical qu'on ne saurait épuiser et qui est déposé par la langue. Le mot n'est pas ce qui fonde la chose mais il laisse venir à la présence la chose en tant que chose. C'est ce que les métaphysiciens appellent « condition de possibilité ». Et c'est précisément à ce niveau qu'on retrouve la pensée de Heidegger. C'est dans le dire que, mieux à travers les mots, que le problème sémantique trouve sa solution. Ainsi, pour Jean Greisch

« Les significations lexicales habituelles ne sont d'aucun secours et engagent même sur un faux chemin : le résignement n'a rien d'une attitude de résignation. Dans la terminologie de Paul Ricœur, il faut ici encore parler d'une « métaphore vive » au sens le plus aigu de cette expression »²².

Le mot dans son contenu ne peut être cerné en dehors de ce qui se laisse entendre et compris. Ainsi s'agissant de l'écrivain, Derrida s'exprime en ces termes :

« L'écrivain écrit dans une langue et dans une logique dont, par définition son discours ne peut dominer absolument le système les lois et la vie propres. Il ne s'en sert qu'en laissant d'une certaine manière et jusqu'à un certain point gouverner par le système. Et la lecture doit toujours viser un certain rapport inaperçu de l'écrivain entre ce qu'il commande et ce qu'il ne commande pas des schémas de la langue dont il fait usage. Ce rapport n'est pas une certaine répartition quantitative d'ombre et de lumière, de faiblesse ou de force, mais une structure significative que la lecture critique doit produire »²³.

L'écriture devient indispensable à tout point de vue et singulièrement en matière de science et donc de philosophie. C'est du moins ce que nous laisse entendre Husserl dans les *Recherches Logiques*.

RÉFÉRENCES

- [1] BARTHES, R., *Le Degré zéro de l'écriture*, Ed. du Seuil, Paris, 1953.
- [2] DERRIDA, J., *Positons*, Coll. Critique, Les Éditions de Minuit, Paris, 1972.
- [3] *La Voix et le phénomène*, Coll. Épiméthée, Ed. P.U.F., Paris 1967
- [4] *De la Grammatologie*, Coll. Critiques, Les Éditions de Minuit, Paris, 1967.
- [5] GOODY, J., *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Trad. Claire Maniez, Ed. La Dispute, Paris, 2007.
- [6] GREISCH, J., *La Parole heureuse*, Ed. Beauchesne, Paris, 1987.
- [7] HOTTOIS, G., *L'Inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Ed. L'Université de Bruxelles, 1979.
- [8] HUSSERL, E., *Recherches logiques*, Trad. Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Scherer, Coll. Épiméthée, Ed. P.U.F., Paris, 1959.
- [9] LEBRUT, R., *La Forme et le sens dans la société*, Coll. Sociologie des formes, Ed. Méridiens, Paris, 1984.
- [10] PEIRCE, S. C., *Écrits sur le signe*, Coll. L'Ordre philosophique, Ed. du Seuil, Paris, 1978.

²¹ Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, p. 392.

²² Jean Greisch, *La Parole heureuse*, Ed. Beauchesne, Paris, 1987, p. 295.

²³ Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, p. 227.